

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 27.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 1er JUILLET 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

LE 24 JUIN

Elle est passée cette grande fête du 24 juin depuis si longtemps attendue et préparée. Elle a passé comme passent toutes les choses humaines quelque belles et grandes qu'elles soient.

Tout n'a pas été parfait et les espérances des organisateurs de la démonstration ne se sont pas réalisées.

Au lieu des quinze à vingt mille Canadiens des États-Unis qu'on attendait il y en a eu à peine trois mille et Montréal n'a pas fourni la moitié de ce que certaines personnes avaient promis. Dans la procession de 1874 à Montréal, il y avait une trentaine de sociétés nationales des États-Unis avec vingt-cinq corps de musique, il n'y avait à Québec qu'une seule société au complet avec un corps de musique, une vingtaine d'autres sociétés étaient représentées par quelques délégués. Au lieu de douze à quinze cents convives au banquet, il n'y en avait que quatre à cinq cents, et l'immense salle à moitié vide paraissait déserte.

Les commissions n'ont presque rien fait; les séances du congrès catholique et les discours préparés ayant, dans les conventions enlevé aux rapports des commissions et à la discussion le peu de temps qui leur avait été réservé.

Il y a eu des discours magnifiques—quelques-uns même étaient des chefs-d'œuvre—mais on a trop sacrifié à l'idéal, à la fiction. On a beaucoup parlé de ce que la providence avait fait et de ce qu'elle se proposait de faire pour nous, mais très peu de ce que nous devions faire nous-mêmes pour l'aider. On a été même jusqu'à dire qu'il ne fallait pas trop se chagriner de l'émigration de nos compatriotes aux États-Unis vu qu'elle entraînait peut-être dans les vues de la providence et n'était qu'un moyen dont elle se servait pour étendre notre influence en Amérique. Théories dangereuses au milieu d'une population déjà trop portée à l'apathie, trop disposée à tout laisser au hasard et à la providence! Théories d'autant plus dangereuses qu'elles partaient de haut et de bouches éloquentes!

Nous commençons par la critique avant d'arriver à l'éloge, et nous le faisons d'autant plus librement qu'on ne pourra pas suspecter nos motifs et nos intentions.

On admettra que nous avons tout fait pour qu'on s'efforçât de donner à cette grande démonstration un résultat pratique pour que les travaux des commissions fussent sérieux, et que les questions qui intéressent si profondément notre avenir fussent discutées dans les séances de la Convention.

Or, les commissions n'ont eu que quelques heures pour travailler, et la Convention n'a tenu que deux séances qui ont été prises presque en entier par des discours religieux ou littéraires.

Il est évident que le Congrès catholique a nuï au succès de la Convention, en lui enlevant la meilleure partie de son temps.

Maintenant passons à l'éloge et disons que, comme ensemble, la fête du 24 juin a été un grand succès et un grand triomphe national.

Elle a été digne de Québec, digne de la nationalité canadienne-française. Jamais le patriotisme, la foi et le génie des descendants de la France ne se sont manifestés d'une manière plus glorieuse sur le sol

de l'Amérique. Elle aura pour effet de nous signaler à l'attention du monde, de forcer non-seulement l'Amérique, mais l'Europe elle-même à s'intéresser à notre existence et à nos destinées.

Les discours prononcés dans les séances du Congrès catholique et de la Convention ont été admirables, et nous avons été fier de voir que les deux étrangers qui ont parlé n'ont pas jeté dans l'ombre nos compatriotes.

Quoique nous ayons été sévèrement puni pour avoir fait pendant deux ans l'éloge du talent de M. Routhier, nous nous exposerons encore à sa mauvaise humeur en disant que s'il a beaucoup contribué à empêcher la démonstration d'être pratique, il a racheté sa faute en faisant deux discours qui, au point de vue littéraire et oratoire, sont des chefs-d'œuvre. Il n'est presque pas sorti de l'idéal, il n'a vu que le côté poétique et religieux de la fête, il a fait des sermons plutôt que des discours, mais nous ne croyons pas que jamais dans le pays on ait exprimé de plus belles pensées, dans un langage plus riche et d'une manière plus charmante. Nous n'hésitons même pas à dire qu'au point de vue littéraire aucun orateur ou écrivain français n'aurait le droit de désavouer l'un ou l'autre des deux discours prononcés par le juge Routhier.

C'était beau, mais dangereux pour les raisons que nous avons données plus haut. Heureusement que le Révd M. Bédard a détruit le mauvais effet de quelques-unes des féériques visions de M. le juge Routhier, en disant dans un langage énergique que le meilleur moyen d'accomplir nos destinées et de jouer notre rôle providentiel était d'empêcher les Canadiens-français d'émigrer aux États-Unis, et de faire revenir ceux qui avaient quitté le pays.

Le Révd. M. Pagé, aussi des États-Unis, déplora les ravages de l'émigration et parlant de la discussion qui avait eu lieu à ce sujet dans la presse canadienne, déclara qu'il y avait au moins six cent mille Canadiens-français aux États-Unis. Le *Canadien*, qui avait peur qu'on se moquât de nos chiffres, doit être rassuré maintenant.

La voix menaçante du prote nous oblige d'interrompre notre compte-rendu. Notre dernier mot sera un mot d'éloge pour les organisateurs de cette belle démonstration. Ils ont droit à la reconnaissance publique et on aurait dû la leur témoigner d'une manière éclatante.

Il y a toujours, pour faire triompher de semblables démonstrations, des gens qui se dévouent, s'effacent même pour faire briller les autres, et malheureusement dans notre pays, qui s'oublie est oublié, le mérite modeste et le travail caché courent le risque d'être méconnus.

L.-O. DAVID.

LE 24 JUIN 1880

Nous croyons pouvoir donner une idée assez exacte de l'impression qu'a produite la fête de Québec par une comparaison que nos lecteurs saisiront. La Saint-Jean-Baptiste de 1874 avait été plus générale, plus imposante par le nombre et les proportions : celle de 1880, bien que moins réécusée sous ce rapport, aura été plus remarquable sous d'autres, par son cachet particulier. La ville de Québec a fait tout ce qu'on pouvait attendre d'elle; seule-

ment, les Canadiens des États-Unis, sans que la démonstration ne pouvait être complète, ont moins répondu à l'appel qu'en 1874. A Montréal, ils formaient une moitié du cortège; à Québec, ils ont brillé par leur petit nombre. Québec, cependant, grâce à sa position exceptionnelle comme foyer de notre nationalité, comme musée de notre histoire, ajoutait à la manifestation un charme qui compensait un peu pour cet inconvénient. Le zèle et l'habileté déployés par les organisateurs québécois ont fait le reste. Montréal était bien surpassé quant à l'ornementation, aux chars allégoriques, dont la richesse était incomparable, aux bannières, etc. Il est vrai que la province était un peu venue en aide à la ville pour ces frais. Quoiqu'il en soit, l'affaire ne laissait rien à désirer sur ce point. Les décorations étaient superbes, l'ordre parfait, l'organisation de la procession magnifique. On circulait aisément, et, malgré la foule rassemblée de toutes les parties du pays, et surtout de Québec et ses environs, il n'y avait encombrement nulle part.

La messe en plein air, le matin, donnait un caractère spécial à la fête. Les nombreux assistants en garderont sans doute un souvenir ineffaçable. Les plaines d'Abraham n'avaient rien vu de plus solennel que ce spectacle tout pacifique, depuis les combats qui les ont illustrés.

En somme, la grande fête nationale de Québec a été un succès. On peut compter que son souvenir se conservera longtemps et espérer qu'elle aura des résultats durables. Les sceptiques peuvent penser différemment, mais l'expérience des nations prouve la valeur de ces sortes de démonstrations. Ce n'est pas en vain qu'un peuple s'affirme comme nous venons de le faire. La foi nationale comme la foi religieuse se retrempe et se fortifie par les manifestations extérieures, et il serait aussi faux de dire que les solennités nationales sont stériles, parce qu'elles ont peu de résultats immédiats et saisissables, que de prétendre pour la même raison que les solennités du culte sont superflues. Les unes et les autres, en captivant l'attention et frappant l'imagination, gravent dans les âmes une empreinte qui reste. Elles nourrissent et fortifient, elles empêchent les sentiments de s'étioler. Elles créent ou entretiennent l'enthousiasme, qui est le grand levier auprès duquel les mobiles basés sur l'intérêt sont bien petits. Les manifestations comme celle qui vient d'avoir lieu ont un double effet. Elles raniment la confiance du peuple en lui-même et elle augmente le respect des races étrangères.

A. GÉLINAS.

LE 24

La température s'annonça magnifique, en dépit des pronostics fâcheux de la veille.

La grande journée s'ouvrit à huit heures par la célébration de la messe pontificale en plein air, sur les plaines d'Abraham, théâtre des combats de nos ancêtres. L'autel était dressé sur les hauteurs des buttes à Neveu, et dominait l'espace environnant, où des milliers et des milliers étaient rassemblés. Cela pouvait rappeler les messes du Champ-de-Mars, à